

donnés à la voracité des assistants, et engloutis en un clin d'œil. Le retour eut lieu à la nuit tombante.

Napoléon III n'était point venu à Alger pour s'amuser, comme on dit familièrement. Chaque matin, il sortait du palais pour aller visiter quelque établissement public ou privé, et tout le temps dérobé aux fêtes se passait en conférences avec les généraux et les trois préfets. Il eut vite compris les avantages de l'ancien système ; le ministère de l'Algérie et des colonies fut supprimé, et le gouvernement général, rétabli, fut confié au maréchal Pélicier, qui le considérait comme le couronnement de sa glorieuse carrière. Bien que digne du premier rang, le général de Martimprey n'hésita pas à descendre au second, donnant ainsi à l'armée un sublime exemple de patriotisme et de désintéressement. La dernière cérémonie à laquelle assistèrent les Souverains fut la pose de la première pierre du grand boulevard ouvert le long du quai, et qui s'étend jusqu'à Bab-Azoun. A la vue du clergé arrivant précédé de la croix, l'Impératrice, qui, le matin, avait appris la mort de sa sœur, ne put retenir ses larmes. Dans la journée, nos deux augustes visiteurs partirent sur le yacht impérial.

En ces jours de joie, une nouvelle nous parvint qui nous serra à tous le cœur : celle du désastre de Castelfidardo. Tous nous avons connu, tous nous avons aimé le général si populaire qui vit s'y terminer sa carrière militaire : Lamoricière. Et, en voyant ses lieutenants comblés d'honneurs, pourvus des plus hautes dignités, nous maudissions malgré nous le démon qui l'avait égaré dans la politique. Nous pensions que, s'il était resté dans le rang, il aurait, lui aussi, serré dans sa main le bâton couvert de velours bleu et constellé d'abeilles d'or.

L'Empereur quittait l'Algérie, emportant dans sa pensée les grandes lignes de la politique nouvelle dont

il devait plus tard, et par une lettre historique, confier l'exécution au maréchal de Mac Mahon. Comme rien, après son départ, ne me retenait plus à Alger, j'allai passer quelques jours à Philippeville, auprès de ma femme, qui y était restée, prenant tranquillement des bains de mer au lieu de se mêler aux fêtes impériales, et, tous deux, nous revînmes à Constantine à cheval, comme nous en étions partis, mais cette fois, au milieu d'un coup de siroco qui atténua sensiblement le plaisir du voyage.

Je repris, en rentrant, les habitudes de travail et d'activité militaire qui étaient devenues chez moi une seconde nature. Elles ne plaisaient pas à tout le monde au régiment. Il y avait une catégorie d'officiers que j'appelais en riant le « vieux parti turc » et qui m'auraient mis volontiers en quarantaine. Ils subissaient, je ne l'appris que plus tard, l'influence d'un jeune lieutenant, intelligent, instruit, artiste même, qui s'appelait Rinaldini, et qui manquait à la fois d'esprit militaire et de sens moral. Il a disparu, après avoir attiré sur sa tête les foudres de l'autorité supérieure. Mais, comme je n'exigeais rien de mes officiers en dehors du règlement, comme je ne leur réclamais que de bons services, j'étais inattaquable dans mes positions, et, petit à petit, ceux qui ne voulaient pas se soumettre de bonne grâce à mes exigences comprirent que le plus court était de chercher fortune ailleurs, car non seulement j'avais pour moi l'autorité d'un long passé africain, mais j'avais encore l'appui déclaré du général Desvaux, qui était merveilleusement informé de la situation, et sans pitié pour les mauvaises têtes et les paresseux. J'en profitais pour donner au travail de l'entrain et de la variété. Et il faut croire que je réussissais, car mon terrain de manœuvre était devenu le but de promenade de la population de Constantine, émerveillée de l'adresse et de la solidité de mes cavaliers.



Un jour, le général y amena un prince de Hohenzollern, auquel il voulait montrer le travail d'instruction d'un régiment de cavalerie française. Le prince put se convaincre que la cavalerie n'avait pas besoin d'attendre, pour jouir des bienfaits d'une instruction pratique et rationnelle, l'année 1882, comme on l'enseigne aujourd'hui à l'École supérieure de guerre.

Le soir, le général Desvaux m'envoya la lettre suivante, qui, écrite par lui, constitue un des témoignages les plus flatteurs que j'aie reçus dans ma carrière :

« MON CHER DU BARAIL,

« Comme je ne connais pas d'officier partageant plus que vous mes idées sur la cavalerie, ce qui ajoute à la confiance que j'ai en elles, je vous prie d'accepter le livre du chevalier Melzo. Il est intéressant et prouve combien, au commencement du dix-septième siècle, on attachait d'importance aux opérations de la petite guerre.

« Il y a dans cet ouvrage le germe de notre cavalier léger moderne : adresse à se servir de ses armes, talent d'équitation, œil et oreille de l'armée.

« Le prince de Hohenzollern a été charmé du travail de vos recrues, et il a eu raison. Vous avez donné à ces jeunes gens une hardiesse et une verve qui ont manqué bien souvent à nos cavaliers.

« DESVAUX. »

Ajouterai-je que les soldats, toujours prêts à caractériser leurs chefs par des surnoms typiques, m'en avaient donné un dont je ne me plaignais pas ? Au régiment, on ne m'appelait pas : le colonel du Barail. On m'appelait : le colonel du Travail.

Nous fûmes passés en inspection, cette année-là, par le général de Rochefort, ancien commandant de

l'École de Saumur, homme très indulgent, et qui, d'ailleurs, venant pour la première fois en Afrique, était disposé à tout y trouver bien.

Nous eûmes à Constantine, au printemps de 1861, la visite du prince Napoléon, qui, accompagné de sa femme, la princesse Clotilde, et se rendant de Tunis à Lisbonne, voulut voir, au moins une fois par ses yeux, la belle colonie qu'il avait administrée de Paris. Le yacht qui l'amenait toucha, en serrant de trop près le « Cap de Fer », et il fallut aller le renflouer pour l'amener à Philippeville. Le Prince reçut les officiers de la garnison dans le charmant palais de Constantine, ravissant spécimen de l'art arabe, qui pourrait rivaliser avec l'Alhambra de Grenade. Je me souviens qu'il était en costume de voyage. Il avait, d'ailleurs, la fâcheuse habitude de se plier difficilement aux rigueurs de l'étiquette, et, dans sa position, c'était une faute. On racontait encore dans l'armée comment, à Gallipoli, par une pluie battante, il avait débarqué, couvert d'un ulster et armé de son parapluie, devant l'armée française, rangée en grand uniforme pour le recevoir et immédiatement choquée de ce sans-gêne. La réception fut sommaire. Nous défilâmes devant l'Altesse Impériale, qui, fatiguée du voyage, se retira promptement dans ses appartements, où elle fit bientôt appeler un brigadier-fourrier de mon régiment, joli garçon, timide, bien élevé, qui m'avait été tout récemment envoyé, avec ce mot de recommandation d'Emile de Girardin : « Monsieur le colonel, vous allez recevoir dans votre régiment une jeune recrue à laquelle je porte le plus vif intérêt. C'est un jeune homme qui m'appartient au même titre que j'appartenais au général Alexandre de Girardin, et qui, pour nom, porte le prénom de son grand-père. » Je l'immatriculai, en effet, sous le nom d'Alexandre, et, comme il s'était engagé aux chasseurs d'Afrique, je lui croyais la vocation militaire et l'ambition de par-



venir rapidement. C'était une erreur. Quoique bon sujet, ce jeune homme, que le Prince garda auprès de lui pendant les deux jours qu'il resta à Constantine, en le traitant avec une paternelle familiarité, allait bientôt se faire remplacer et quitter le service. Je le retrouvai plus tard à Paris, lancé dans les grandes affaires et le monde politique; il portait alors le nom de son père adoptif qui, à sa mort, l'institua son légataire universel, et lui laissa une fortune considérable qu'il ne sut pas conserver. Aujourd'hui c'est un disparu.

Le général Desvaux, dont la froideur initiale envers moi s'était transformée en une chaude protection, et qui portait à mon régiment l'intérêt le plus vif et le moins dissimulé, se fit, en cette année 1861, charger de l'inspection générale du 3<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique, et jamais, tant que j'ai servi, je n'ai assisté à une inspection plus profitable, faite avec autant de soin et autant de compétence. Il connaissait à fond, depuis plus de trente ans, le régiment dans lequel il avait servi d'abord, et qu'ensuite il avait eu constamment sous ses ordres ou sous ses yeux, en totalité ou en partie. Pourtant, il consacra de longs jours à le démonter en quelque sorte, comme un horloger démonte une montre, à en faire jouer tous les ressorts et tous les rouages, mettant le doigt sur le moindre défaut, l'expliquant, le réparant, et nous donnant, à tous, une leçon admirable de notre métier.

Cette inspection fut accompagnée d'un incident très comique. D'après les règlements, quand le général inspecteur arrive devant le régiment rangé en bataille, les trompettes sonnent quatre appels, et le colonel se porte au-devant du général pour le saluer du sabre, pendant que la musique joue un morceau quelconque. Or, au moment où j'abordais le général, mon animal de chef de musique ne s'avise-t-il pas de faire exécuter... *les Deux Aveugles*, d'Offenbach, alors dans tout le prestige de

leur nouveauté. « Pas très bien inspiré, votre chef de musique », me dit le général, avec sa gravité habituelle.

Je le vis, entre autres choses, accomplir un tour de force de mémoire véritablement prodigieux. Nous étions sur le terrain de manœuvre. Il choisit au hasard, dans le rang, un brigadier et lui dit de commander un mouvement de la deuxième partie de la deuxième leçon du cavalier à cheval. Le brigadier, troublé, commande un mouvement. « Vous vous trompez, dit le général, ce que vous venez de commander appartient à la première partie de la troisième leçon. Mais cela ne fait rien. Donnez l'explication théorique du mouvement. » Le brigadier se trompe encore. « Maréchal des logis, rectifiez l'explication. » Le maréchal des logis commence à patauger. « L'officier de peloton, rectifiez. » L'officier reste bouche bée. « Capitaine commandant, rectifiez. » Le capitaine commandant, gagné par la contagion, ne rectifie pas. « Chef d'escadrons, rectifiez ! » Le chef d'escadrons devient rouge comme une tomate et muet comme une carpe. C'était une déroute, un sauve-qui-peut général de toutes les mémoires, à ce point que la mienne, ordinairement imperturbable, s'en était allée aussi, et j'avais une peur bleue que, en désespoir de cause, le général n'arrivât jusqu'à moi. Pas du tout ! Le voilà qui, à haute voix, devant le régiment ahuri, débite tous les paragraphes de la théorie, comme s'il les avait appris le matin même, montrant ainsi qu'il n'avait pas volé le numéro 1 avec lequel il était sorti, deux fois, de l'École de cavalerie.

Cette école fameuse dont j'avais tant entendu parler, que je n'avais jamais vue, et que je désirais tant voir, j'allais bientôt faire connaissance avec elle, dans des circonstances particulièrement favorables. Après l'inspection générale, les médecins m'ayant ordonné une saison d'eaux à Vichy, je m'étais rendu dans cette station et



j'étais allé prendre langue à Paris, avant de retourner à Constantine, lorsqu'un matin, le maréchal Randon m'envoya une estafette pour me prévenir qu'il partait dans deux heures, afin d'inspecter l'école de Saumur, et pour m'inviter à me joindre à lui dans cette visite qui était, disait-il, de nature à m'intéresser. Je le rejoignis aussitôt à la gare d'Orléans. A Saumur, pour recevoir le ministre, on s'était mis en frais, et, pendant deux jours, nous assistâmes aux exercices des élèves. De bonne foi, j'admire tout, et en particulier les exercices équestres. Bien plus tard seulement, l'expérience et la réflexion me révélèrent la nécessité de certaines réformes que je cherchai à réaliser, quand j'en eus le pouvoir. Petite église fermée, l'école, dont le personnel se recrutait parmi les adeptes de la théorie et du littéral, ne s'inspirait pas en général de l'esprit guerrier qui ne se développe que dans le régiment. Il y avait mieux à faire que de retenir pendant un an ou deux les élèves, pour leur faire apprendre, par cœur et littéralement, les nombreuses pages d'une théorie tellement compliquée qu'on arrive rarement à la bien savoir et qu'on ne l'applique jamais à la guerre. Il y avait surtout une classe de sujets des plus intéressants dont on ne tirait aucun parti : celle des sous-officiers d'instruction. Ces sous-officiers étaient fort nombreux, puisque chaque régiment en envoyait au moins un, tous les ans, suivre un cours à l'école. Cela coûtait fort cher, et les neuf dixièmes d'entre eux quittaient ensuite l'armée, à leur sortie de l'école. Le problème consistait à les retenir sous les drapeaux. Je l'ai résolu plus tard, en les transformant en élèves officiers.

Quand je revins à Constantine, après cette courte absence, j'y trouvai le souvenir tout récent d'une visite faite par le maréchal Pélistier, et le compte rendu qu'on m'en donna me consola de l'avoir manquée. L'âge et la gloire avaient encore développé chez ce

grand soldat ses allures de sanglier, qui contrastaient avec les façons correctes et dignes du général Desvaux. « Vous a-t-il bien reçus, au moins? demandai-je à mes officiers. — Oh! oui, mon colonel. » Et ils me racontèrent la scène suivante : « Quand nous sommes arrivés, il nous a demandé si vous vous portiez bien. Puis il nous a dit : — Messieurs, je suis enchanté de vous voir en bonne santé, car vous me paraissez, tous, vous porter très bien, excepté pourtant ce petit margriot là-bas (c'était le major du régiment). Vous n'êtes pas malade, mon ami?

— Non, monsieur le maréchal.

— Allons! tant mieux! tant mieux! » Puis il avait fait un signe pour leur dire qu'il leur donnait congé; et les malheureux s'étaient bousculés à la porte, afin de sortir plus vite et d'échapper aux coups de boutoir toujours à craindre du terrible guerrier.

Je vivais très occupé de mes devoirs militaires, et chaque jour j'attendais le lendemain sans ennui et sans impatience.

Mais, pour une jeune femme comme la mienne, la vie à Constantine était un peu monotone. Elle n'aimait pas le monde, et sa seule distraction consistait à m'accompagner dans mes promenades à cheval quotidiennes, tantôt sur la route de Sétif, tantôt sur celle de Batna. Nous descendions quelquefois dans le Hamma, vers Philippeville, ou vers la propriété d'un ancien officier du régiment, le capitaine Vérillon, qui avait transformé en habitation agréable une concession qu'il avait obtenue, au fond de la vallée, et dont il tirait bon parti. Comme l'automne était beau; comme c'était le bon moment pour voyager; comme j'avais un escadron détaché à Biskra, je résolus d'aller le visiter, ce qui me permettait d'accomplir un devoir de ma charge et d'élargir un peu les horizons de ma compagne, condamnée jusqu'à présent à la contemplation quotidienne



des crêtes lointaines du Djurjura. Dédaignant la diligence, nous partîmes comme des seigneurs du moyen âge, ou comme des Arabes avant la conquête, montés sur mes excellents chevaux, suivis de mes deux ordonnances et d'un muletier, qui conduisait sa bête, chargée du bagage indispensable pour franchir les soixante lieues qui nous séparaient de Biskra, et que nous fîmes en quatre jours. D'ailleurs, nous devions trouver partout des caravansérails, offrant à des gens peu difficiles le vivre et le couvert. Les lits étaient un peu moins bons qu'à la caserne. Les menus se composaient invariablement de pommes de terre frites à l'ail et de vieux coqs étiques qui usurpaient le nom de poulets. Mais, après les longues traites, on mange avec appétit et on dort les poings fermés. Et puis, dans cette partie si pittoresque de l'Algérie, tout était nouveau pour mon charmant compagnon de voyage et tout l'émerveillait.

A Batna, nous reçûmes l'hospitalité de mon vieux compagnon du Sud, le colonel Pein, qui nous accompagna le lendemain, en dehors de la route battue, jusqu'à un endroit pittoresque nommé le « Ravin bleu », où nous déjeunâmes sur l'herbe, avant de prendre congé de lui, et d'où nous piquâmes droit sur El-Kantara, en brûlant l'étape de Ksour, où une smala de spahis avait fait des frais pour nous recevoir.

Nous eûmes, ce jour-là, le spectacle peu nouveau pour moi, mais tout à fait inconnu pour ma femme, d'une tribu en marche vers le Sud, avec ses troupeaux innombrables, conduits par ses bergers, ses femmes dans leurs palanquins, ses files interminables de chameaux chargés de bagages et ses cavaliers, massés à l'avant-garde et à l'arrière-garde, ou répartis sur les flancs de la colonne et faisant parler la poudre en l'honneur de la femme du colonel, qui a conservé toujours le souvenir de ce spectacle à la fois guerrier et biblique.

El-Kantara est un endroit étrange. On suit, pour y arriver, tantôt sur une rive, tantôt sur une autre, le lit pierreux d'un ravin à sec que les orages transforment parfois subitement en torrent. On marche droit sur une muraille de rochers qui barrent l'horizon, et ce n'est qu'en arrivant au pied qu'on découvre une fissure livrant passage à la rivière, qui s'y enfonce par un coude à angle droit. Là, est un pont très vieux et très solide qui donne son nom à toute la contrée : El-Kantara. Après avoir dit adieu aux quelques champs ensemencés qu'on vient de traverser, on entre dans le défilé et on parcourt toute une succession de vallées étroites, pierreuses et désolées, serpentant entre les rameaux rocheux détachés du grand massif de l'Aurès. En débouchant du pont, on découvre à ses pieds une vaste oasis de palmiers, de jardins, qui boit toute l'eau de la rivière, et dont le vert intense contraste avec l'aspect désolé des environs. Nous passâmes la nuit à El-Kantara.

Le lendemain, nous côtoyâmes le caravansérail des Tamarins, où campait une compagnie d'infanterie allant tenir garnison à Biskra, et où nous trouvâmes un être assez mystérieux, bien des fois déjà rencontré par moi, et qui faisait pour le moment l'intérim du tenancier du caravansérail. On l'appelait Gabriel tout court, et on prétendait qu'il cachait sous ce nom modeste un autre nom plus éclatant, connu du seul Gouverneur général. Toujours accompagné d'un petit mulet gris, vêtu en Kabyle, mais parlant un français élégant, Gabriel était connu partout pour son inépuisable obligeance; il rendait service à tout le monde. A Biskra, qu'il habitait ordinairement, il passait son temps à cultiver son petit jardin et à jouer au piquet avec son curé. Je ne sais pas ce qu'est devenu ce mystérieux personnage.

Avant d'arriver à El-Outaya, nous visitâmes la curiosité de la route : un bloc énorme de sel gemme qui



fournit, de temps immémorial, leur approvisionnement aux Arabes, sans paraître diminuer. Toute cette région, d'ailleurs, est couverte d'efflorescences salines. Enfin, nous partîmes d'El-Outaya de grand matin, pour arriver à Biskra avant la grosse chaleur.

Quand on franchit le col de Sfâ, on a sous les yeux tout à coup le plus saisissant des panoramas ; c'est la vaste région des Ziban, qui se déroule aux pieds du voyageur. Aussi loin que sa vue puisse s'étendre, il aperçoit de nombreuses et verdoyantes oasis qui se détachent en vigueur sur le fond jaune d'or de l'immense plaine sablonneuse, avec, derrière soi, les massifs bleuâtres de l'Aurès. Et, quand ce voyageur est un patriote, c'est-à-dire un Français, en même temps que ses yeux se baignent dans les splendeurs originales de ce spectacle unique, où est écrite, avec les gloires de la nature, la grandeur du Créateur, son cœur lui rappelle que dans cette contrée superbe est écrite aussi la gloire de la France, car ses soldats ont arrosé de leur sang quelques-unes de ces oasis.

Voici, au premier plan, Biskra, la plus grande de toutes. Voici au loin, vers la droite, les oasis de Farfar, Lichana, Tolga, célèbre par le siège de Zaatcha. Voici l'oasis d'El-Hamsi, centre d'une insurrection sévèrement réprimée. Voici, sur la gauche et plus rapprochée de Biskra, l'oasis de Sidi-Ockba, où, en 1844, fut blessé grièvement le capitaine Espinasse, le glorieux mort de Magenta.

Aujourd'hui, à travers ces palmes vertes que berce la chaude haleine du vent, la fumée pacifique des locomotives, succédant aux enivrantes fumées de la poudre, monte vers le ciel. Biskra est devenue une station d'hiver. Biskra possède un casino, des villas, des hôtels monumentaux où descendent les voyageurs du sleeping-car. A cette époque, Biskra ne possédait encore qu'un seul hôtel : l'hôtel du Sahara, qui n'aurait peut-être pas été victorieux, s'il avait voulu lutter de con-

fort avec les caravansérails semés sur la route. Il fallut y descendre et, malgré la saison tardive, y souffrir toute la nuit de la chaleur, en y livrant bataille à la nuée des mouches dévorantes.

Ma première journée à Biskra fut consacrée à mes devoirs militaires, comme de juste. La seconde fut absorbée par une partie de campagne que nous offrit le caïd, homme de grande et haute naissance, de grande et haute mine, nommé Ben-Gahna. Son neveu, Bou-Lacras, que j'avais autrefois connu, en 1842, alors qu'il était un tout jeune homme adoré des dames, vint nous chercher le matin à l'hôtel, avec ses cavaliers sur leurs chevaux caparaçonnés de résilles et d'étoffes de soie, comme des danseuses espagnoles, et, accompagnés des officiers de l'escadron, nous allâmes déjeuner à Sidi-Ockba, dans le beau jardin, planté de palmiers, d'orangers, de grenadiers, qu'y possédait le caïd. Repas composé de mets arabes, couscoussou, mouton rôti, gâteaux au miel, et servi à la mode orientale, c'est-à-dire les convives assis sur d'épais tapis. Après la visite de l'oasis et du tombeau du vieux guerrier dont elle porte le nom, nous rentrâmes à Biskra. Tant à l'aller qu'au retour, nous avions fait à cheval nos quatorze petites lieues, au milieu de la poussière et des détonations d'une fantasia ininterrompue. Mais le spectacle prodigieux du coucher du soleil épuisant, sur les flancs de l'Aurès, tous les tons de la palette divine, et dorant la montagne d'Amar-Keddou, « la Joue rose », nous fit oublier nos fatigues, peu sensibles d'ailleurs à des gens habitués comme nous aux longues étapes. Le soir, pour nous reposer, grand dîner, servi à l'européenne cette fois, chez Ben-Gahna, qui conduisit après le repas ma femme dans son harem, d'où elle revint charmée des prévenances dont elle avait été l'objet.

Ce contact passager, ce coup d'œil rapide jeté sur la vie intime de la population indigène, m'amènent à pro-



clamer une fois de plus que chez les Arabes, et même dans les classes inférieures, il règne une décence, une dignité naturelle et une sorte de noblesse de langage et d'action, dont pourraient être fières les classes les plus aristocratiques des peuples dits civilisés, et dont on ne rencontre pas l'équivalent dans les populations moyennes de l'Europe. Et, à ce propos, le nom même d'El-Kantara, qui vient de tomber de ma plume, me rappelle une anecdote légendaire dont un autre El-Kantara, situé dans la province de Milianah, fut, dit-on, le théâtre, et que je vais essayer de raconter, malgré son caractère ultra-rabelaisien, parce qu'elle est un trait caractéristique de mœurs.

Elle roule sur un mot que j'imprimerais tout cru si j'avais le talent et, par conséquent, les immunités de M. Zola, mais que je suis forcé d'indiquer par la synonymie, en disant qu'il rappelle à l'oreille, mais non à l'œil, les bienfaits dont jouissent les nations quand elles ne sont pas en guerre.

Donc, un jour, dans une assemblée publique, à El-Kantara, un malheureux Bédouin se permit une de ces incongruités qui constituent, dans la *Terre* dudit Zola, l'unique talent d'un personnage très blasphématiquement nommé Jésus-Christ. Jamais pareille chose n'arrive parmi les Arabes, et le délinquant souleva contre lui une telle clameur de réprobation et de mépris, que, pour se soustraire à la honte qui l'accablait, il s'expatria. Il alla se faire oublier au Maroc, et s'établit à Fez. Comme il était intelligent et travailleur, il prospéra, et lorsqu'il toucha à la vieillesse, il était possesseur d'une fortune considérable. Tourmenté de la nostalgie, voulant voir, avant de mourir, le pays où s'était écoulée sa jeunesse, espérant que la mésaventure pour laquelle il s'était exilé était oubliée, il mit ordre à ses affaires et partit vers l'Est.

Auprès de Milianah, il regarda avec des yeux pleins

de larmes le pays natal qui lui apparaissait comme le paradis de son enfance et ces lieux familiers qu'il croyait avoir quittés la veille. Près du Chélif, un petit pâtre gardait ses moutons. Il lui demanda à quelle tribu il appartenait, et il l'entendit avec ivresse nommer sa propre tribu. Alors, il demanda à l'enfant des nouvelles des membres de cette tribu. Et l'enfant répondit avec intelligence à toutes les questions du bon vieillard : un tel était devenu caïd, un autre était mort, un troisième avait pris du service dans le Maghzen du bey de Tittery. Tout à coup, l'étranger aperçut un pont qu'il ne connaissait pas :

— Quel est donc ce pont ? demanda-t-il au pâtre. En quelle année a-t-il été construit ?

Tout le monde sait que les Arabes, très petits clercs en chronologie, désignent les années, non pas par leur millésime, mais par quelque fait important resté dans la mémoire de tous. Ainsi, l'année 1521 est pour eux l'année de l'Harrach, parce qu'elle vit un grand désastre subi par les Espagnols, sous Charles-Quint, sur les bords de l'Harrach. 1830, c'est l'année de la prise d'Alger. 1843, c'est l'année de la Smala. Ce n'est pas là, d'ailleurs, une mauvaise manière d'apprendre l'histoire.

Donc, le pâtre répondit à l'étranger :

— Oh ! il y a bien longtemps que ce pont a été construit. Je n'étais pas né. Tenez, jeme souviens, c'était précisément l'année du.... vent d'Ali-Ben-Robbah.

Ali-Ben-Robbah, car c'était lui, baissa la tête. Son incartade était entrée dans l'Histoire. Tristement, il reprit son bâton de pèlerin, puis la route de Fez, où il mourut.

Au retour de ce voyage pittoresque de Biskra, ma femme, tout à fait revenue de ses préjugés contre l'Algérie, en réclama un autre. Et cette fois-ci, comme j'avais deux escadrons détachés à Bône, ce fut vers le



Nord que nous dirigeâmes nos pas, vers les centres colonisés, en suivant la route que par deux fois l'armée française avait prise pour les expéditions de Constantine. Je croyais bivouaquer le premier soir à un endroit nommé El-Alia. J'y trouvai une ferme opulente, et dans cette ferme un brave homme que j'avais connu quand j'étais lieutenant à Blidah : Chapus, l'ancien patron du Café des officiers. Il était devenu veuf, s'était remarié avec une très jolie femme, s'était transformé en gros fermier, et nous offrit l'hospitalité. Le lendemain, nous voulions aller coucher à El-Hammam-Maskoutine (les bains maudits). Nous y arrivâmes à la nuit noire et par une pluie battante, après avoir failli rester dans la montagne, d'où nous voyions, sous nos pieds, les nuages crevant sur la vallée. Nous prîmes gîte à l'établissement où logent les malades qui viennent chercher dans cette station la guérison de leurs rhumatismes, l'obtiennent souvent, mais emportent en échange des fièvres fort tenaces qui règnent dans la contrée.

Au matin, en ouvrant nos volets, nous eûmes le curieux spectacle des sources d'eau bouillante qui sortent de terre, de-ci et de-là, et enveloppent le pays de perpétuels nuages de vapeur. Les eaux, très chargées, déposent à leur sortie des sels qui s'agglomèrent en colonnes, et finissent par boucher l'orifice des sources, en les forçant à se créer une issue un peu plus loin.

Cette large vallée est très boisée. On y chassait jadis le lion et la panthère. Ces animaux ont été remplacés par des hôteliers et des médecins, évidemment moins malfaisants. Les abords des sources sont très arides et peuplés seulement de colonnes de sel, qui ont donné naissance à une légende analogue à celle des filles de Loth, mais arrangée à la manière arabe.

Nous partîmes ensuite pour Guelma. C'était le 24 décembre, et nous entendîmes la messe de minuit au village de Dréhan, célèbre par le camp qu'y tint

jadis Yusuf. Je n'étais pas venu à Bône, où nous arrivâmes le lendemain, depuis 1842, et je fus émerveillé des changements qui s'y étaient produits.

Au commencement de l'occupation, la ville était l'endroit le plus insalubre du littoral, et le 55° de ligne, pour ne citer qu'un exemple, y avait perdu trois fois son effectif, dans l'espace de deux ans. On avait fini par reconnaître la cause de cette insalubrité. La ville, construite derrière une dune de sable, se trouvait privée de la brise de mer et exposée aux miasmes délétères des marais environnants et du lac Fezzara. De grands travaux d'assainissement furent menés à bien, et aujourd'hui Bône est une des plus agréables résidences de l'Algérie.

Après les excursions classiques aux ruines d'Hippone et à la forêt de l'Eddough, nous rentrâmes à Constantine, le 30 décembre, et par une chaleur tellement épouvantable qu'il nous fallut, au milieu de l'étape, aller chercher un peu de frais sous un bouquet de bois.

Un soir du mois de février 1862, on accourut me prévenir, au théâtre où je m'étais rendu par extraordinaire, qu'on venait de trouver, sur la route de Sétif, le cadavre d'un officier assassiné, qu'on supposait appartenir à mon régiment. Je courus à l'endroit indiqué et je trouvai, non pas un officier de chasseurs d'Afrique, mais M. Moreau, capitaine d'état-major, aide de camp du général Saurin, étendu sur le dos, la gorge ouverte, les poches retournées et le sabre arraché du ceinturon. On attribua ce crime à des rôdeurs arabes, mais on ne put jamais en découvrir les auteurs.

Mis en goût par les deux voyages que je viens de raconter avec peut-être un peu trop de complaisance, je préparais une grande excursion en Kabylie, lorsque de graves événements vinrent modifier mes projets en m'envoyant guerroyer dans un autre hémisphère.